

communiquer les réflexions que la présence de son ancien adorateur avait fait naître en elle. Dès ce jour, les fêtes se succédèrent au château du comte. L'été touchait à sa fin, et madame de Pardieux, voulant profiter des derniers jours de la belle saison, laissait peu de repos à ses amis. Georges devint l'indispensable du château du comte. Nul n'avait plus que lui l'art de varier les plaisirs et de les organiser d'une façon convenable. Bals, concerts, jeux de toutes espèces, de Maurange dirigeait tout en homme de goût et d'une incontestable habileté.

Cette mondaine suprématie fit que Sanchez et Clotilde le rencontrèrent souvent, et que le marquis, toujours en éveil cependant, mais fort de son bonheur et de l'estime qu'il avait pour sa femme, en vint à ne plus prendre aucun ombrage de sa présence. Quelque jaloux qu'on puisse être naturellement, pour que la jalousie vous torture, il faut généralement qu'une preuve quelconque, si minime qu'elle soit, la fasse naître. Un baril de poudre ne saute pas sans une étincelle, et rien dans les allures indifférentes et froidement polies de M. de Maurange, ne pouvait la faire s'emparer de nouveau de Sanchez. Le plus roué de tous les diplomates n'emploie pas de ruses mieux calculées que Georges n'en employa pendant les deux mois que dura ce manège. Il ne se tint pas cependant toujours complètement à l'écart ; mais si le hasard lui faisait faire vis-à-vis au cavalier de Clotilde dans un quadrille ; si parfois, au jeu, il se trouvait à ses côtés, sa réserve extrême devait chasser de l'esprit du marquis toute idée mauvaise et renforcer sa persuasion que de Maurange avait pour jamais renoncé au cœur de celle qu'il aimait jadis.

Le positivisme affiché par Georges dans plusieurs conversations auxquelles Sanchez assista, lui fit croire que ce qui avait charmé son rival dans Clotilde était sa dot princière, et qu'ayant perdu tout espoir à ce sujet, il avait fini par la ranger au nombre des femmes vis-à-vis desquelles on se montre d'une parfaite courtoisie, mais aussi d'une complète indifférence. Le marquis et la marquise d'Alviella furent aussi entraînés, petit à petit, à renouer avec Georges quelques relations passagères. Clotilde qui, plus que Sanchez, pouvait apprécier la délicate réserve de Maurange vis-à-vis d'elle dans sa conduite et dans ses discours dont il avait banni avec un soin extrême toute allusion au passé, s'y laissa prendre et en arriva à le traiter comme les autres personnes qu'elle rencontrait ordinairement chez le comte de Pardieux.

De Maurange, en agissant de la sorte, on l'a deviné sans doute, ne faisait que suivre ponctuellement les instructions que lui avaient données Schiba et l'inconnue. Sans connaître leur plan en entier il savait qu'il agissait contre Sanchez, et la vue de Clotilde, si belle et si heureuse de l'amour de son mari, sans réveiller la fièvre brûlante à laquelle il avait été en proie pendant quelques heures dans la villa de Neuilly, alors que sa mystérieuse hôtesse avait brûlé la lettre anonyme qu'il avait confiée à de Chambly pour madame Firmin, lui faisait mettre une conscience extrême dans l'exécution des ordres auxquels il avait juré d'obéir.

Une dernière fête fut annoncée chez madame de Pardieux. Un concert suivi d'un bal, devait clôturer dignement les brillantes réunions qui, pendant tout son séjour à la campagne, avaient placé son château en tête des plus agréables et des plus hospitaliers. L'automne avait commencé, un froid assez vif se faisait sentir en invitant les hôtes des campagnes à regagner les villes. Plusieurs

personnes avaient retardé leur retour à Tours, à Amboise et à Paris, pour assister au dernier bal du château de Pardieux. Sanchez et Clotilde n'étaient point de ce nombre. Un peu las des fêtes auxquelles ils avaient pris part dans les derniers temps, ils avaient résolu de passer toute l'hiver en Touraine, et le marquis avait écrit à sa mère de faire en sorte de venir les y rejoindre bientôt. Un ciel gris de septembre donnait à la campagne des tons sombres faits pour impressionner désagréablement les natures sensibles.

Sanchez était plus que les autres accessible à ces influences atmosphériques. Le sang chaud qui coulait dans ses veines aimait le soleil et la lumière ; aussi se trouvait-il dans une disposition d'esprit peu propice aux plaisirs. Néanmoins, ayant promis à Clotilde de la conduire à la dernière fête de la comtesse, il ne songea pas un seul instant à revenir sur cette promesse.

De son côté, Gomez, presque aussi sensible que son maître à l'influence du temps, était d'une humeur masacrante qu'augmentait encore l'état dans lequel se trouvait le fidèle compagnon de ses chasses et de ses promenades, son chien Démonio. Depuis deux jours, ce dernier se tenait dans sa niche presque complètement indifférent à la voix de son maître, à laquelle il obéissait si promptement d'ordinaire. Crispé sur lui-même, la queue immobile, il restait de longues heures la tête cachée entre la poitrine et les pattes de devant. Souvent pris d'une sombre inquiétude, il semblait chercher vainement une position qui lui permit de goûter quelque repos. L'expression de son regard, doux et intelligent d'ordinaire, était vague et sombre. Il refusait toute nourriture et s'élançait parfois brusquement, de toute la longueur de sa chaîne, la gueule ouverte, contre un ennemi imaginaire. La souffrance visible qu'éprouvait Démonio affectait profondément Gomez. Le marquis remarqua l'air triste de son intendant et lui en demanda la cause.

— Démonio est fort malade, monsieur le marquis.

— Qu'a-t-il ?

— Je ne sais. Si cela continue, je ferai venir un vétérinaire.

— Tu feras bien. Allons voir Démonio.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour où se trouvait le molosse, celui-ci était blotti tout au fond de sa niche.

— Démonio ! Démonio ! ici, fit Gomez en s'approchant.

À la voix de son maître, le molosse releva la tête, puis la laissa retomber sur sa poitrine.

— Vous le voyez, monsieur le marquis ; il m'entend à peine, et voici sa pâtée d'hier qu'il n'a point touchée. Un lâche aurait-il empoisonné mon chien ?

— Tu t'alarmes à tort. Ce chien a l'air malade ; mais je crois le cas moins grave que tu ne penses ; néanmoins, tu feras bien de consulter le vétérinaire dès aujourd'hui.

— Je vais partir pour Amboise à l'instant.

— C'est cela.

Ils revinrent vers le château et y entrèrent sans remarquer que Manoël, qui en sortait après avoir glissé derrière un massif à leur approche, s'éloignait comme quelqu'un qui fuit en se cachant. Gomez monta à sa tourelle. Le marquis rentra dans sa chambre pour lire et fumer. Clotilde était au salon, et les accords qu'elle tirait de son piano arrivaient vaguement aux oreilles de son mari. Sanchez reprit le livre qu'il avait commencé la veille. Un papier en tomba. Le marquis le ramassa, l'ouvrit et lut en tremblant les lignes suivantes, tracées par une main qui lui était complètement inconnue :